



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

# Hommage aux Combattants

## VERDUN 1916

### CROQUIS DE GUERRE In memoriam

Sur la table un livre de format 28x22, relié au quart de cuir brun, dos titré à l'or fin, plats marbrés, tirage limité à trois-cents exemplaires numérotés. La patine du temps a passé sur lui et sa beauté m'enchant. Par la grâce d'un ami P. G. l'album est là, trente feuillets de papier mat, ornés de fusains mobiles, bistre, sépia et camaïeu de bleus, un ou deux par page, quarante croquis de guerre de A. E. Guillez.

La guerre c'est 14-18 et Guillez un combattant parmi des millions, riche talent d'artiste fauché avant le temps,

« Guillez, sans cette maudite guerre, fût devenu certainement un artiste de premier ordre. Nous pouvons le pleurer comme on pleure les espérances qui s'envolent ne laissant derrière elles que larmes et regrets (...). Son souvenir se transmettra bien certainement à tous ceux qui aiment et recherchent la beauté, la simplicité, la vérité », écrit dans sa préface M. Luc-Olivier Merson, membre de l'Institut.

La guerre / le courage de l'homme face à la fureur des hommes / aux Eparges, 1914-1915,

« Dix-neuf-cent-quinze année où tant d'hommes sont morts ».

Sous les obus il exécute ses premiers dessins, ses modèles sont autour de lui, ceux qu'on appelle les poilus, ses copains, les abris, les tranchées, les postes de commandement et de secours, la nature aux mille pièges qui sue la peur et l'an-

goisse. Cet univers de feu, de sang, de mort, où la vie vacille, le regard de l'artiste nous le rend épuré, réduit à l'essentiel, l'âme des hommes et des choses.

— Hôpital de Gondrecourt, Meuse, 2 mars 1915 / sous la casquette d'uniforme, un visage glabre de convalescent, des yeux absents où se lit la guerre en ligne sous le ciel étoilé,

« Entends-tu miauler les tigres volants de la guerre »

A l'extrémité du boyau, le poste de commandement de la compagnie, étayé de rondins, illusion de sécurité et de confort,

« O ciel ô mon beau ciel gemmé de canonades  
Le ciel faisait la roue comme un phénix qui flambe »

Du parapet où les yeux seuls dépassent, on voit Ménil-sous-les-Côtes, maisons noircies, pans de murs déchiquetés, chevaux au sol, un petit vieux sans gîte courbé sur son bâton, errant, le visage noyé de tristesse.

Vivants ou morts, blessés ou disparus / l'émotion portée à la pointe de l'outil, ils s'offrent au regard dans leur vérité et leur beauté, —

le brave Montuel, gars du Nord blessé en décembre 14, l'ami Pontois, songeur, mégot perdu dans la broussaille des joues, l'aumônier Cherey aux yeux graves, l'anonyme du 132° aux Eparges « sous les obus à cent mètres des Boches », bien planté sur ses croquenots, la pipe au bec, calme, héroïque.

« Comme un guetteur mélancolique / j'observe la nuit et la mort ».

Mais la guerre est absence, nostalgie. Sur la page soudain attendrie, un visage de femme à l'ovale parfait, épouse ou mère, rayonne

« Si je mourais là-bas sur le front de l'armée  
Tu pleureras un jour ô Lou ma bien-aimée  
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt  
Un obus éclatant sur le front de l'armée  
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur ».

C'est l'hiver, le froid, la boue ajoutent à l'horreur, l'agent de liaison Guillez crapahute sur le secteur, de plat en bosse et en boyaux, couché, débout, courant, la mort aux trousses /

« Il siffle des obus dans le ciel gris du nord  
Personne cependant n'envisage la mort ».

Mais ils sont morts dans les champs couverts de neige ou de moissons dorées, dans la souffrance du corps déchiré, aux Eparges, à Verdun, en Artois et Champagne, partout où la Patrie était.

La maison au toit de tuile n'a pas vu leur retour, leurs noms seuls sont restés sur les stèles, celui de Guillez gravé dans la beauté de ses crayons d'artiste. Les pages de son livre enclosent des visages vivants.

J. TERRAUBELLA.

(Les vers cités sont de G. Apollinaire, blessé en 1916 au Bois-aux-Buttes, près de Berry-au-Bac) Editions Gallimard, 1959.

o000o

C'est le titre que nous donnons à l'extrait du dernier ouvrage de Maurice GENEVOIX, « Trente mille jours », reproduit ci-dessous avec l'aimable autorisation des Editions du Seuil.

Trente mille jours d'une longue vie dans les pages d'un livre, fidèlement restituée. L'homme et l'écrivain, l'amoureux des bords de Loire, le passionné de terroir, l'ami des hommes. GENEVOIX, le combattant de la grande guerre : « Sous Verdun », « La Boue », « Les Eparges », etc., des récits qui portent l'émotion au plus haut, témoignages de chair et d'âme qui parlent aux hommes et les interpellent,

« Je souhaite que d'anciens combattants à lire ces pages de souvenirs y retrouvent un peu d'eux-mêmes et de ce qu'ils furent un jour ; et que d'autres peut-être, ayant achevé de lire, songent ne serait-ce qu'un instant : « C'est vrai pourtant, cela existait pourtant ». (Les Eparges).

Au soir de sa vie, GENEVOIX, lui, n'a pas oublié. Que cela ait existé, il le sait encore. Dans ses trente mille jours, les jours de la guerre sont écrits en lettres de feu. Mémoire de soi, des autres, de tous.

« Trente mille jours », écrit l'Editeur, constitue un « extraordinaire document sur un siècle de folies « modernes » et d'exil bétonné, un rappel tête des évidences vers lesquelles nous ramènent les grands désarrois du moment ».

De ce livre, un couple de lecteurs-amis a écrit : « L'art de GENEVOIX est grand, le retour en finale de la tendresse humaine vers les êtres et les choses les plus simples et les plus belles de la création est la consolation bienfaite offerte aux vrais lecteurs, ceux qui aiment et participent ».

(J. T.)

deux jours après qu'Alain-Fournier eut « disparu », et dans le même bois meusien. Les Allemands, par la trouée de Spada, avaient touché à Saint-Mihiel. La menace était directe sur le camp retranché de Verdun : d'où l'acharnement des combats. Sept mois, presque jour pour jour, avant les balles qui m'ont mutilé, dans le même bois, à la même place, à quelques mètres près peut-être, j'avais été atteint déjà par la balle d'un tireur allemand. Un choc au ventre, à hauteur de ceinture, m'avait plié en deux, genoux fauchés, souffle coupé. En pleine mêlée, presque au contact (le son aigre des fifres allemands déjà proche et distinct à travers le vacarme d'une fusillade acharnée), je me suis jugé perdu. Et aussitôt, tandis que mes doigts, fébrilement, débouclaient mon ceinturon, ouvraient à l'aveuglette mes vêtements, cherchant en tâtonnant ma plaie, de tout mon être aussi, ce jour-là, j'ai senti physiquement les « affres de la mort » fondre sur moi et me saisir.

Aussitôt, instantanément, plus réelles que la futaie de hêtres et que le bruit énorme de la mitraille, des images passaient devant ma vision intérieure, extraordinairement rapides, éclatantes, indiciblement douces et cruelles d'autant : le Magasin, le jardin de grand-mère Clotilde, les cris de joie de notre bande écolière, Mademoiselle Suzanne devant le tableau noir de l'Asile... Cela aussi, je le sais depuis cet instant, c'est mourir. Je respirais, je ne comprenais pas. Je me disais, désolé, déchiré :

« Je vais mourir, la mort m'a désigné et m'a pris, soldat tué... A vingt-quatre ans... Tout ce que je n'ai pas eu... C'est terrible... » Et cependant, hébété, stupide, je regardais mes doigts, vierges de toute trace de sang, et récusais leur témoignage.

Beaucoup de mots, cette fois encore, pour évoquer un temps si bref. C'est brusquement aussi que la conscience m'est revenue, et la raison logique. J'étais vivant, j'étais indemne. Je revoyais maintenant ce dont le choc du projectile m'avait, si je puis dire, caché la vue : un objet jaune et brillant qui filait dans un rai de soleil avec un vrombissement étrange, comme un gros frelon égaré ; un trou aux bords déchiquetés dans le bourrelet de ma capote, une coupure étoilée dans le cuir de mon ceinturon, une autre qui perçait ma vareuse, une trace de brûlure dans le drap de ma culotte, une ecchymose violacée sur mon ventre, tout s'enchainait, s'illuminait. J'avais été sauvé par un bouton de ma capote, l'un des huit, l'un des deux sous lesquels je calais mon ceinturon, pas plus gros qu'une piécette de monnaie, arraché par le ricochet et rendu au cosmos après m'avoir sauvé la vie. Le miaulement furieux, c'était la balle. Il me semblait maintenant l'avoir entendue ricaner.

Sept mois plus tard, je l'ai dit, j'étais un gisant pitoyable. Dans la vieille Ford cahotante qui nous emmenait vers l'hôpital, nous étions six, sur six brancards superposés, tous grièvement atteints, et la mort était du voyage. Les ténèbres, l'odeur de sang et d'eau de Javel, les cris brusques à chaque cahot martyrisant, comment ne m'en souviendrais-je point ? Je n'avais pas perdu connaissance. J'entendais les voix des conducteurs qui devisaient entre eux, derrière un rideau de cuir noir qui se soulevait de loin en loin sur la nuit, sur une étoile. Il me semblait flotter, lentement dériver sur de pâles limbes océanes, et toute douleur s'abolissait. Je me percevais sombrant, je consentais, l'absence de douleur m'enveloppait et je m'abandonnais à elle. Si c'était commencer à mourir — et ce l'était —, pas une seconde la pensée de la mort n'accompagnait mon consentement. Un cri me rendait aux ténèbres, à la souffrance, à la vie martyrisée, mais à la vie et à ses certitudes, à ses promesses.

Peut-être la lueur que j'ai cherchée tremblante-elle derrière ce double souvenir. Indemne, intégralement vivant, j'avais vécu une mort imaginée par ma vitalité même, ma jeunesse, mes terreurs

Suite page 2

## LA MORT EVITEE (suite)

durement réveillées, le chevreau blanc, César, la bête de boucherie égorgée, le visage aux yeux clos de ma mère. Et c'avait été terrible. Grand blessé exsangue et gisant, déjà poussé à demi inconscient vers la rive du grand passage, c'est d'une mort douce et sans affres que je garde aujourd'hui la mémoire.

Ce matin même une lettre m'arrive d'un camarade inconnu, un classe 14, « bouche-trou de la Marne », écrit-il. Il a voulu, vieillard mutilé, « bien entouré » tient-il à préciser, retrouver auprès d'un frère d'armes la chaleur d'un secret partagé : même blessure, mêmes circonstances, même calvaire : « le cirage, vidé, saigné, mais sans penser à Elle... » C'était bien là notre langage, je l'ai aussitôt reconnu, au point d'entendre une voix où

passeraient tour à tour la gouaille, la force d'âme, la révolte et la sérénité. « Il reste si peu de conscripts pour dialoguer !... » Il parle de la mort avec un respect familial. Lorsqu'il écrit son nom, c'est toujours avec une majuscule. Il sait, de tranquille certitude, « qu'Elle gagnera bientôt la finale » ; mais il a de nouveau vingt ans pour proclamer que, « dans les séries, Elle ne lui aura pas fait baisser les bras ». Accessoirement, je cite encore ses derniers mots à l'intention des oubliés : « Le sang, à vingt ans, c'est plus cher que le pétrole ».

Pour moi, s'il m'arrive aujourd'hui d'évoquer ma propre mort, les « séries » de mes vieilles rencontres me guident vers une sérénité dont je sais tout ensemble l'aloï, la constance, et je crois pouvoir dire : l'amitié. A cause d'elles, mon destin de vivant ne s'est pas départi un jour d'un sentiment de gratitude envers les jours qui m'ont été donnés,

de confiance malgré tout à travers les épreuves qui les ont assombrés. Vivre, lorsqu'on a survécu, c'est constamment survivre en effet, ne pas seulement « cueillir le jour » qui passe, mais l'accueillir comme une révélation, celle même qui m'a ébloui mourant, lorsque le rideau de cuir noir, clos sur les ténèbres et l'horreur, s'entrouvrait sur le ciel et le monde, sur le point brillant d'une étoile.

Il m'a été reproché quelquefois d'« abuser » du pathétique. J'accepte le reproche, mais je plaide l'innocence : je suis devenu ainsi ; c'est bien un survivant qui a écrit mes livres, qui trace en cet instant ces lignes. Et voici maintenant un aveu : si j'avais le pouvoir de faire qu'il en soit autrement, je refuserais de l'exercer.

C. Editions du Seuil, 1980.

VERDUN,  
ou guerre et foi

L'abbé Alphonse HAENSLER est un vieux prêtre centenaire (101 ans le 21 avril dernier), ancien combattant de 14-18, titulaire de la Médaille Militaire (obtenue au feu) et Chevalier de la Légion d'Honneur.

De son livre « Curé de campagne », paru en 1978 aux « Presses de la Renaissance », nous avons détaché à l'intention des lecteurs du Lien, avec l'accord de l'éditeur que nous remercions, les passages ci-dessous. P. DURAND.

« Durant cette guerre (14-18), Dieu merci, il y eut bien des miracles ; de certains, je fus le témoin. Pour ma part, je suis convaincu qu'en avril 1916 (sur le front de Verdun) le Sacré-Cœur nous a protégés. Lors d'un bombardement, j'avais sollicité du commandant de dire la messe dans son abri. Fervent catholique, il m'avait en revanche demandé de la servir : « Je serai votre enfant de chœur », et connaissant sa piété, je lui ai suggéré de faire « un acte de foi ». Sortant de ma poche un petit fanion bleu et rouge à l'emblème du Sacré-Cœur que m'avaient peint les demoiselles Courroy de Neufchâteau, je l'attachai au bout d'une baïonnette que je plantai dans le mur de l'abri ; bien peu de chose en vérité que cet abri, une simple tranchée recouverte de poutres effacées sous cinquante centimètres de terre. C'est là dans ce réduit, vers les neuf heures du matin, que j'ai subi et entendu le plus épouvantable bombardement de ma vie.

Au prix d'un pilonnage systématique et incessant, les Allemands voulaient nous déloger de nos positions. De tous côtés, les obus tombaient, sifflant dans un fracas étourdissant, partout le feu, la mitraille, on ne voyait plus rien, tant la poussière et la fumée brouillaient les choses. Le sol tremblait, la terre se soulevait à tout instant, on avait bien du mal à respirer. Je priais en attendant la fin du déluge. Subitement nous nous sommes sentis emportés, je me suis dit : « ce coup-ci, ça y est ». Puis plus rien. Le soir après le bombardement, les Allemands ont lancé, mais en vain, leur attaque. Dans la nuit, je me suis hasardé au-dessus de l'abri, et j'ai compris d'un coup pourquoi nous avions essuyé ce tremblement de terre. Trois énormes obus de 210, capables d'expédier un abri à cinquante mètres, étaient passés au-dessus de l'abri, avaient labouré le sol, sans qu'un seul n'exploisât. C'était le vide, la désolation, un paysage métamorphosé. Et nos pertes étaient telles que, trois jours plus tard, quand nous fûmes relevés, sur trois mille hommes, nous ne sommes redescendus que sept cents.

Dans cet enfer quotidien, je priais Dieu, et de toute la guerre, je n'ai jamais eu peur. J'avais le sentiment que Dieu me protégeait, qu'il ne m'arriverait rien. Et pourtant, tous les jours, sans fin, les gens tombaient autour de moi...

...Il est une chose profondément méconnue et qui me tient particulièrement à cœur, même si elle risque de faire sourire certains beaux esprits. Sur le front de Verdun, en mars ou avril 1916, j'entendis parler d'une jeune Bretonne, Claire FERCHAUD, à qui le Sacré-Cœur était apparu ; il lui avait enjoint de se rendre auprès du président qui, par ses visites au front, dans les tranchées, incarnait la patrie éprouvée : elle devait l'inviter à coudre sur les drapeaux français l'emblème du Sacré-Cœur, renouvelant ainsi la demande à Marguerite-Marie au XVII<sup>e</sup> siècle. Aussi obtus que Louis XIV, Poincaré et plus tard, le cardinal Amette refusèrent d'entendre Claire Ferchaud, et de s'incliner devant le Seigneur. Les poilus eurent vent de l'affaire et, dès lors, il s'ensuivit une floraison de petits fanions à l'image du Sacré-Cœur que les soldats épinglaient sur leur poitrine par-dessous la capote. Certains régiments s'y vouèrent plus que d'autres, tel le 26<sup>e</sup> R.I. de Nancy, baptisé du coup « régiment Sacré-Cœur ».

Je ne peux m'empêcher de penser que l'efficace protection de Notre-Seigneur a épargné bien des innocents. Comme ce conducteur de char d'assaut qui portait le drapeau du Sacré-Cœur. Dans le secteur, plus d'un y vit la main de Dieu et la marque de la bonté divine ».

C. « Presses de la Renaissance », 1978.

PROCHAIN RENDEZ-VOUS  
A « L'OPERA-PROVENCE »

le dimanche

19 OCTOBRE 1986

Prévenez de votre participation  
plusieurs jours d'avance

Téléphonez à l'Amicale 45 22 61 32 (poste 24)  
mardi ou jeudi à partir de 15 heures

N'OUBLIEZ-PAS ! MERCI

## SOUVENIRS D'UN PRISONNIER



Gravure qui illustre des petits récits publiés en 1917 dans la collection « Patrie » aujourd'hui disparue. L'éditeur était F. Rouff, 148, Rue de Vaugirard, Paris 15<sup>e</sup>. (N° 39 de la collection qui en comportait déjà 138).

## Barbelés 1914-1918

En voyant fleurir nombre de récits sur la captivité, quarante ans après, il pourrait nous paraître bien tard pour en parler encore. Et pourtant, en fouillant dans les bibliothèques publiques, d'heureuses découvertes nous amènent à constater que nos camarades captifs de 1914-1918 ont, eux aussi, publié leurs récits vingt ou trente ans après, certains ces dernières années. C'est qu'aux uns et aux autres une longue méditation a été nécessaire et nous rencontrons le même phénomène de nos jours.

Ces ouvrages ne doivent pas être négligés, qu'ils soient de la guerre 1914-1918 ou 1939-1945, ils contribuent et contribueront à maintenir le souvenir des soldats français morts en captivité et les souffrances endurées par leurs frères d'armes.

Comme l'écrivait un chroniqueur de l'autre-guerre, en présentant le livre d'un ancien prisonnier : « Ces souvenirs évoquent, avec une sobriété qui les rend plus

intenses, le dramatique de nos prisonniers dans les camps de représailles ; ils présentent en plus un réel intérêt documentaire et historique », en précisant : « livre écrit non pour susciter ou ressusciter la haine, mais parce qu'ils (les prisonniers) ont bien droit au souvenir ».

Ce sera aussi ma conclusion.

Dans cet esprit, voici quelques extraits d'un livre paru aux Editions-Impressions Charles Lavauzelle, 20, rue de Stalingrad, 75008 Paris, écrit par M. MOUSSAT Emile, ancien prisonnier de guerre 1914-1918.

M. MOUSSAT Emile, était un ancien élève de l'École Normale Supérieure. Professeur agrégé des lettres. Il fut Président des « Médailles Militaires » en 1934.

Nous remercions vivement les Editions-Impressions Charles Lavauzelle de nous avoir donné leur accord pour reproduire certains passages du livre de M. Moussat, dont voici le titre : « L'Âme des Camps de Prisonniers. Récits d'exil en Allemagne de 1914-1918 ». 3<sup>e</sup> édition 1935.

Pierre DURAND.

—o—o—o—

— Mais si on te vois, on va te fusiller !

— Ça ne fait rien. Je ne tirerai pas sur les Français !

Il me laisse son bidon d'eau et s'en va, titubant.

Je suis désormais prisonnier, mais je n'y pense pas encore. Mon bras gauche est violet et je le masse constamment pour éviter la gangrène. Et ce sera l'interminable voyage.

« Le 4 novembre 1914, je fais mon entrée dans le camp de Darmstadt. Triste camp, en voie de construction, avec des baraquements inachevés. Nous étions aussi mal lotis que possible, quitter, à peine réparé, l'hôpital et coucher sur le plancher d'une baraque ouverte à tous les vents, brr ! Je me rendais compte seulement à ce moment que j'étais prisonnier et que ce serait peut-être dur »

Il raconte :

« Combien de temps ai-je dormi ?

Une humidité sur la main droite, comme le museau d'un chien. J'ouvre les yeux, un feldgrau à casque à pointe est à genoux près de moi et m'embrasse la main avec frénésie. Je suis éberlué.

— Brave, brave Français ! gémit-il.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis Polonais, j'ai quitté Varsovie. Voyez ma cartouchière. Je n'ai pas tiré un seul coup. Je ne tirerai pas sur les Français.

Il pleure.

« 14 juin 1915 (sept mois de captivité) arrivée au camp Meyenburg.

Meyenburg, camp de représailles, est peut-être le meilleur souvenir de ma captivité. Nous étions deux mille hommes, originaires de divers camps, tous triés sur le volet et prêts à constituer une unité morale solide.

« Ici se place un petit incident très suggestif. Je venais d'abattre un bouleau et le trainer de côté pour libérer la voie. Mon gardien me dit :

« Schon gût, Herr Professor! » (en voilà assez, vous êtes en avance, reposez-vous!)

Assis tous les deux sur le tronc renversé, nous causions longuement comme deux camarades.

Soudain, je reçois l'ordre de me lever en même temps qu'une bordée d'injures, tandis que du menton mon gardien me montre un feldgrau qui venait le relever.

Réunis, ils se mettent à deux pour m'exciter au travail. Le premier gardien s'éloigne, disparaît. Alors, le second avec un bon sourire :

« Schon gût, Herr Professor! Ruhen sie sich aus! » (Ça va bien, repose).

Deux excellents garçons, mais qui avaient peur l'un de l'autre, peur d'être dénoncés l'un par l'autre. Le mal peut-être unique de l'Allemagne, c'est le moucharabatchi. Il commence à l'école, où il est encouragé et récompensé, se continue à la caserne et persiste toute la vie. Un complot sera toujours révélé en Allemagne et l'Allemand le plus pacifique jouera à la brute déchainée, dès qu'il sentira un regard fixé sur lui et le malheur, c'est qu'il sait qu'il y a un regard derrière le trou de sa serrure.

« Mes misères personnelles, d'ailleurs très relatives, devaient se terminer rapidement.

Le 11 juillet 1915, comme nous revenions à midi accablés de chaleur, nous trouvons dans le camp un groupe important d'enfants d'une douzaine d'années, drapeau impérial en tête, sous la direction d'un instituteur. Et dès que la tête de notre colonne entre dans le camp, le pédant du village bat la mesure et tous ces grosses entonnent le Deutsche Uber Alles. Charmante attention! Amener des gosses au bain on n'a pas idée de ça. On serre les dents et les poings, on murmure, on proteste, mais que faire contre des enfants.

Néanmoins le moral était atteint et la fureur couvait contre le commandant du camp qui avait toléré et peut-être suggéré un tel manque de tact.

Le 13 juillet 1915 au soir, en passant près des champs d'orge, nous cueillons bleuets et coquelicots, pour nous faire des cocardes et cela sentait déjà la poudre. Nous avions un quart d'heure avant l'appel du soir. J'ai l'idée de me mettre en blanc et je pique sur ma tunique une large cocarde tricolore, cocarde qui m'avait été donnée par une jeune fille au départ de mon régiment de Marmande : cette cocarde ne m'avait jamais quitté et avait échappé à toutes les fouilles.

Acclamations dans la baraque; chacun vient m'offrir un bout de ruban tricolore, mais je refuse de le couper.

Soudain une voix :

— Faisons un drapeau !

— Chiche !

Je donne un mouchoir, un joyeux un morceau de sa ceinture bleue, un chass'd'AF une partie de sa ceinture rouge. En un clin d'œil tout cela est cousu et fixé au manche à balai promu au rang glorieux de hampe.

On bat un ban vigoureux.

« Il faut un porte-drapeau ! »

— Alors qui portera le drapeau ?

— Moussat ! Moussat ! Moussat !

Je suis élu par acclamations : un honneur pareil, qui comporte rang d'officier, ça ne se refuse pas.

Je prends la parole :

— Camarades ! que faut-il en faire ? Le sortir demain pour aller au travail, ou le montrer dès ce soir à l'appel ?

— A l'appel ! A l'appel !

— Entendu !

Je me tourne vers mon voisin de plancher, le maréchal des logis Demange, un nancéien, et lui dis :

— Dites donc ! notre drapeau, il ne faut pas qu'ils l'aient. S'il arrive quelque chose, je compte sur vous.

— Juré ! dit-il, la main tendue.

Cela sentait la bataille. Mais l'excitation avait grandie et je me sentais porté littéralement par une âme collective.

A l'appel, mes cent-quatre-vingt-deux centimètres me conféraient la première place, à la droite de la section. Je me mets à mon rang de l'air le plus naturel, le drapeau fièrement dressé.

Le Feldwebel arrive et demeure suffoqué, a le cou violet et met plusieurs secondes avant de crier :

— Rentrez ! Rentrez ça tout de suite !

Je rentre dans la baraque, dégrafe ma tunique, enfonce la hampe dans mon pantalon et reboutonne ma tunique sur nos trois couleurs.

Je reprends mon rang. L'appel se termine et le Feldwebel revient vers moi, croit m'avoir intimidé et, bonasse : « Vous savez moi ça m'est égal, Mais à l'appel il faut une tenue réglementaire et le drapeau n'est pas compatible avec une tenue réglementaire ».

— L'appel est terminé, Monsieur le Feldwebel ?

— Mais oui ! Rompez vos rangs !

En un clin d'œil, le drapeau a reparu, et d'un cri qu'on entend partout, je commande :

— Par quatre derrière moi ! Et la Marseillaise !

Soudain cinq-cents hommes, puis mille sont derrière moi, qui, les précédant de vingt pas, brandis à bout de bras les trois couleurs.

Il se passe alors quelque chose d'inattendu. Les braves Landsturmlaute qui nous gardent, croient à une attaque concertée. Ils sont cinquante et notre attitude est résolue. La panique les gagne et ils fuient à perdre haleine dans les champs, où leurs sous-officiers courent après eux, frappant à coup de plat de sabre sur ceux qu'ils atteignent.

Mais je ne vois plus rien. Je marche au pas, raide, grisé d'exaltation, prêt désormais au pire. Et je vous prie de croire que, derrière ça suit.

Un Feldwebel est demeuré dans le camp seul. Quand j'arrive à sa hauteur, je le verrai toujours, pâle, plaqué contre une baraque. Il met la main à l'étui de son pistolet. Nos regards se croisent; je le fixe avec défi. Il réfléchit, il nous compte, sa main retombe dans le rang et il nous laisse passer.

Nous voici au centre du camp.

— Bataillon halte !

On s'immobilise.

— Camarades ! nous avons célébré, un peu tôt, notre fête nationale; nous avons montré aux Allemands nos couleurs et nous leur avons imposé notre Marseillaise. Prouvons-leur maintenant notre discipline. Tous aux baraques et que dans cinq minutes tous soient couchés !

Le camp se vide à l'instant. Je suis rentré dans ma baraque, j'ai remis le précieux emblème à Demange et debout, j'attends les événements.

## Le coin du poète

### A UN AMI PRISONNIER

Ils t'ont surpris et désarmé ;  
Ils t'ont parqué, couché, nourri comme une bête ;  
Ils t'ont trompé ; ils t'ont raillé ;  
Ils t'ont meurtri du glas de nos défaites ;  
Ils plus mort que les morts ! mort à la vérité !

Tu traînes à travers le camp ton ignorance  
et l'inutilité de tes vingt ans ;  
ton jeune cœur a dû se former à la défiance  
et ton orgueil précoce te défend ;  
— mais qui te défendrait, orphelin de père et de  
mère et de France ?

Ah ! quand leurs cloches sonnent au haut des tours,  
en vain bouches-tu tes oreilles ;  
le désespoir entre dans ton amour ;  
peut-être es-tu le fils d'une patrie mortelle ?  
et peut-être vit-elle en toi ses derniers jours ?...

Mon ami, mon ami, être auprès de toi quand tu souffres...  
et partager ton pain quand il est trop amer...  
et partager, quand elle est trop dure, ta couche !...  
mon ami, mon ami, être auprès de toi quand tu doutes,  
comme un roseau dans le désert !

Ah ! seulement une poignée de notre terre  
que je mettrais, humide, dans ta main...  
ah ! seulement, une bouffée légère  
de l'air qui baigne nos jardins  
et qu'auraient respiré tes frères...

Moins que cela, un signe furtif, un flocon  
venu de l'ouest et qui s'attarde  
au-dessus de ta prison...  
une étoile blanche qui te regarde  
et qui regarde, à cent lieues de là, ta maison.

Mon ami, nous vivons ! mon ami nous durons ! mon  
ami, ta belle patrie  
s'étend dans toute sa plus pleine forme sous l'azur,  
moins diminuée qu'élargie,  
car il y souffle un vent plus pur !  
mon ami, mon ami, tiens ton âme ferme : ils t'épient.

Ils croient t'avoir dépouillé de tes armes :  
mais la foi t'en forge qu'ils n'auront point ;  
au coin de tes yeux ils guettent les larmes :  
mais toi, tu passeras, le front serein,  
comme un vainqueur — et ta joie fera leur scandale.

Mon ami qui as faim, mon ami qui as froid,  
va ton chemin borné ! le long des palissades tourne  
et tourne !  
comme elle te portait, tu portes toute la France sur  
toi !

— ah ! marche fièrement et fais sentir le poids  
de ta patrie à la barbare terre que tu foules !

Henri GHEON.

18 novembre 1915.

(Communiqué par R. QUINTON).

## Kommando de Schramberg

Jour pour jour, le 20 avril, 41 ans après notre libération, nous nous sommes réunis à « La Tour de Lyon » à Paris pour un mini-banquet un petit noyau de Schramberg : Bonnin, Hadjadj, Chédotte, Piumatti, Seray, Bley, Sarrazin et leurs dames. Néanmoins l'ambiance était au beau fixe. Nous avons évoqué surtout les bons moments passés là-bas, les mauvais auraient assombri cette petite réunion.

Les excusés, retenus par obligations ou maladies : Ardonceau, Chapon, Charrier, Mora, Berkouriez, Terqueux, Gommier, Borgel, Dumont, Laime, Laurent, Huguenot seront là l'année prochaine et ce sera pour Mars, pensez-y déjà. Ce qui me ferait plaisir, réunir un maximum de camarades !

Jean Seray ravi...

Une pensée pour nos 26 camarades décédés (à notre connaissance et à ce jour) : Bosset Lucien, Bouchot Lucien, Poincelet Maurice, Carton Henri, Rannou Pierre, Teulet, Vin

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

### PROCHAIN RENDEZ-VOUS A « L'OPERA-PROVENCE »

le dimanche

19 OCTOBRE 1986

Prévenez de votre participation  
plusieurs jours d'avance

Téléphonez à l'Amicale 45 22 61 32 (poste 24)

mardi ou jeudi à partir de 15 heures

N'OUBLIEZ-PAS ! MERCI

J. S.

● P.S. - Et surtout, sans LUI, nous ne pourrions toucher tout le monde : VIVE « LE LIEN » !

## Mots croisés n° 421 par Robert VERBA

1 2 3 4 5 6 7 8 9

|      |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
|------|--|--|--|--|--|--|--|--|--|
| I    |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| II   |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| III  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| IV   |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| V    |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| VI   |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| VII  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| VIII |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| IX   |  |  |  |  |  |  |  |  |  |

HORIZONTALEMENT :

I. - Rétablis, remis en leurs premiers états. — II. - Frayeur. — III. - Mot sémitique signifiant « fils de ». - Atome. — IV. - Décora. - Négation. — V. - Inflammations de la couche pigmentaire de l'iris. — VI. - Le début d'une maladie de foie... - Classai. — VII. - Comment ? - Fait quelque chose. — VIII. - Longue période. - Rongée. — IX. - Organes fixés directement sur la partie principale d'un être vivant.

VERTICALEMENT :

1. - Obturés à nouveau. — 2. - Piloselle. — 3. - Séries de notes musicales déterminées, servant à marquer les étapes de la journée du militaire. — 4. - Doublé, habille le rat. - Paresseux. — 5. - Bugle. - Phonétiquement : sucer. - Note. — 6. - Doublé, est épouse de tonton. - Harem. — 7. - Lié. - Indice. — 8. - Célèbre collège anglais. - Du verbe avoir. — 9. - Affaiblissement du corps et de l'esprit.

## La gazette de Heide

### Hommage à Antoine GERMAIN

ANTOINE Germain n'est plus...  
Il a rejoint fin mai son épouse qui l'avait quitté cinq ans plus tôt.

Ceux du Kommando 908 de Büsum se souviennent de ce grand boulanger qui avait le cœur sur la main.

Il se montrait toujours d'une humeur agréable quoique parfois, comme nous tous, un peu cafardeux.

Il était un de nos meilleurs pourvoyeurs et sa légendaire ceinture de toile garnie de poches ressemblait à la hotte du Père Noël, emplie à son retour du travail d'œufs, de gâteaux, de sucre, de margarine selon l'occasion. Sans compter le pain blanc car il prélevait, sur les pâtes que lui apportaient à cuire les clients allemands, une tranche et façonnait ainsi une miché à la française curieusement marbrée, les farines étant plus ou moins bluttées.

Le matin le gardien le réveillait à trois heures et il partait au travail dans la nuit froide, sans se plaindre, car il aimait son métier. Son prénom Germain avait été germanisé, c'est le cas de dire, et transformé en HERMANN par son employeur.

Quoique causant très mal l'allemand, il avait des conversations subversives avec son patron qui le laissait dire. Sans doute voulait-il garder un aussi « bon commis » ou peut-être pensait-il comme lui.

Par un beau jour de printemps, le « kommando fuhrer » m'appela à la salle de service et me montra son avis de libération en tant que brancardier. Son épouse avait agi auprès de la Croix Rouge de Genève

en produisant son brassard numéroté. A son retour le soir nous l'attendions à l'entrée du Kdo pour lui annoncer la bonne nouvelle. Quand il comprit ce que nous voulions lui dire il pensa à une blague douteuse. Il fallut l'arrivée du wachtmann avec la note de service pour le convaincre.

Nous étions en 1943. Il nous quitta heureux mais peiné de se séparer de nous. Il donna de mes nouvelles à ma famille.

En passant par toutes les angoisses, il attendit plusieurs mois à Sandbostel qu'un train de rapatriement fut formé.

Il nous écrivit sur une lettre-réponse pour nous dire avec quelle joie il avait retrouvé son épouse qui avait tenu d'une main ferme son commerce d'épicerie-boulangerie et ses deux filles; qu'il engraisait un porc pour fêter notre libération.

Je perdis son adresse et ne la retrouvai que trente-cinq ans plus tard, tout à fait par hasard.

Nous reprîmes contact par lettre et en 1979, lors du pèlerinage national des Prisonniers à Lourdes, j'eus le bonheur de le revoir et de faire la connaissance de son épouse. Nous nous étions donné rendez-vous à son restaurant, il me reconnut le premier.

Nous avons passé l'après-midi ensemble dans la chambre d'hôtel. Trente-cinq ans s'étaient écoulés, mais nous n'avions pas vieilli.

J'ai eu le bonheur de le revoir trois ans de suite avec plusieurs camarades du kdo à la station thermale où il effectuait une cure. Mais hélas, il avait perdu sa compagne et son moral et sa santé étaient bien touchés.

Nous avons continué de correspondre, mais je préférais le téléphone à la plume.

Seul dans sa maison, sans pouvoir demander secours, il eut une attaque et ce n'est qu'après longues heures couché à même le sol, que quelqu'un le releva. Il fit cinq mois d'hôpital et rentra chez lui.

Il reprit quelques activités, mais voulant travailler plus qu'il ne lui était permis, il rechuta et après longues souffrances il partit rejoindre son épouse.

Paix à son âme...

Que son souvenir reste gravé en nous et que les bontés qu'il eut pour nous lui soient comptées.

Adieu Germain!

Jean AYMONIN - 27641 X B.

—0—

L'ami AYMONIN me signale quelques « coquilles » et omissions dans son texte sur « le camp de prisonniers allemands d'Auxonne » (Lien de mai) :

a) lire : terrain militaire d'aviation de Tavaux (et non Travaux);

b) « quand le soleil tournait, les gardiens les faisaient tourner aussi » afin qu'ils l'aient en pleine face;

c) lire : finissent-ils leurs jours, au lieu de finirent-ils;

d) lire : les fusils nous avaient été pris, au lieu de confisqués;

e) lire : un agréable mois d'octobre joliment ensoleillé, au lieu de très ensoleillé;

f) ce camp d'Auxonne n'était pas un « stalag »... mais un kommando!

NOS EXCUSES A L'AUTEUR.

rayonnants, et que la foule se pressait pour les complimenter, les saluer chaleureusement :

C'ÉTAIT LE 13 JUIN 1936.

C'était hier... et pourtant déjà si loin.

Depuis la famille a grandi, elle est présente : Mlle BATUT toujours si alerte, qui ne compte plus les années; Simone BATUT (en religion Sœur Marie de la Passion) l'aînée de la famille BATUT. Voici Georges BATUT et son épouse Louise et leurs 3 enfants; Madeleine BATUT, son mari Pierre et leurs 3 enfants; Yvonne BATUT, Serge son mari et leurs 3 enfants venus de Levens, tous sont derrière leurs parents, alors que le Père BERARD officie très ému et trouve les mots pour féliciter cette belle page d'union sans nuage. Le sourire succède aux larmes... Jean et Germaine se tiennent la main tandis que le Père descend pour les bénir une fois encore... mais c'est au nom du Saint-Père Jean-Paul II qu'il leur apporte la Bénédiction apostolique à l'occasion de leurs 50 années de mariage.. minute bien émouvante pour tous les présents. La messe d'action de grâce est terminée. Jean et Germaine se donnent le bras pour quitter la collégiale, tandis que Georges BATUT, à l'orgue, fait vibrer sous ses doigts les notes de ce merveilleux cantique de J.-S. Bach. Jésus que ma joie demeure.

Une réunion familiale, chez Georges et Louise BATUT devait couronner joyeusement cette journée.

A Jean, à Germaine nos renouvelons nos vives félicitations, nos vœux de bonheur, de longévité et rendez-vous... si Dieu le veut, pour leurs Noces de Diamant.

Nous les embrassons tous les trois.

L. V.

La Rédaction du Lien s'associe volontiers à l'hommage rendu ici aux époux BATUT.

Étaient présents au repas : MM. et Mmes DUEZ, REIN, SENECHAL, BATUT et leur petit-fils Franck, BALASSE; Mmes COURTIER, CROUTA, VESCHAMBRE, YVONNET.

Bonnes vacances et rendez-vous le 19 OCTOBRE.

Nous comptons sur vous tous.

Bien cordialement.

Lucien VIALARD.

Ancien d'Ulm - V.B.

### GAI! MARIONS-NOUS

1936-1986. 50 ans déjà! La vie passe. Faut-il en rire? Faut-il en pleurer? Les années coulent vite au calendrier du Temps, pleines de joies, de peines qu'il a fallu vivre ou surmonter... mais qui n'aurait pas de souvenirs n'aurait pas vécu.

C'est une belle et émouvante cérémonie en la collégiale Notre-Dame de Mantes-la-Jolie, ce 31 mai 1986.

Cette belle collégiale qui fut témoin du massacre de victimes innocentes en juin 1940, alors que l'ennemi, franchissant la Seine, incendiait, saccageait sans pitié, laissant derrière lui des pleurs, des larmes, par un vandalisme aveugle.

Aujourd'hui, le calme est revenu... et dans le chœur, sont assis, comme il y a 50 ans ils l'étaient, dans cette petite paroisse de Ste-Geneviève des Grandes Carrières à Paris, Jean BATUT et Germaine VANCATA, unis pour le meilleur et pour le pire par le Père André Caillet, entouré des abbés de la paroisse. Nous y assistions Mlle BATUT, sœur aînée de Jean et moi-même, derniers témoins de cette union, et ce jour, encore, nous ressentions la même émotion alors qu'ils quittaient l'autel, aux accents de la Marche Nuptiale, tous les deux

Quelques brèves nouvelles...

Très heureux, en cette fin de mai, d'avoir entendu au téléphone, notre ami COULON. Après le décès de sa femme et les ennuis causés par sa fille, notre « Nénèsse » a eu de très graves ennuis de santé, puisque, aujourd'hui, il se trouve amputé d'une jambe. Mais, me dit-il, il a trouvé une compagne qui l'aide à supporter sa solitude. Courage ami et meilleure santé.

Je puis vous dire aussi (c'est mon petit doigt) que votre vieux ANCELOT a enfin trouvé à vendre sa maison de Tessé-Froulay en Normandie et qu'il se trouve maintenant en Loir-et-Cher près de sa famille et de notre grande amie Suzanne BRESSON. Je vous communiquerai son adresse dès que notre copain me l'aura faite connaître.

Hélas, une bien triste nouvelle, la disparition de notre ami Robert MARSCHAL, survenue après une longue et douloureuse maladie; il avait 67 ans. Souvenons-nous qu'il fut un parfait camarade de captivité, toujours serviable, calme et d'un jugement parfait. Il nous a quittés, ne laissant que des regrets; que Dieu ait son âme et qu'il repose en paix. En mon nom personnel et

au nom de notre Kommando 604 j'ai transmis à Geneviève, nos condoléances les plus attristées pour cette brutale disparition.

Je vous demande à tous de bien vouloir transmettre à Mme MARSCHAL, 7, rue de la Briqueterie, 27950 Saint-Marcel, le souvenir qu'il vous reste de notre parfait camarade, disparu trop tôt, regretté de tous. Merci.

Enfin, pour terminer mon papier, un coup de fil de notre ami BALESDENS en bonne forme et toujours au boulot malgré ses 72 piges. (J'ai eu le plaisir d'entendre Madame). A plusieurs reprises il a téléphoné à Désiré CAUMONT, mais ce dernier ne tient pas à reprendre des relations avec ses copains du 604; bien regrettable ne trouvez-vous pas?

Voilà, les amis, au mois prochain, « si vous le voulez bien » expression chère à Lucien Genessee.

Donnez-moi de vos nouvelles, elles seront publiées. Ne formons-nous pas une seule famille, celle du 604?

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.



### 8 JUIN 1986 : A « L'OPERA-PROVENCE »

Un déjeuner fort sympathique autour du Président LANGEVIN et des dévoués camarades du Bureau de l'Amicale V.B. - XA, B, C. Ce dimanche favorisé, enfin! par un soleil... un tantinet frileux, mais réconfortant, après tant d'averses et d'orages.

Nous y avons retrouvé bien des camarades et des amis, heureux de garder le contact. Ulm est toujours fidèle à ce déjeuner et, si nous ne connaissons plus « l'euphorie » des débuts, notre table est toujours bien garnie. Hélas, bien des absents que nous excusons, sachant qu'ils sont avec nous en pensée, et réciproquement : leur Président René SCHROEDER et son épouse pour raisons familiales et aussi de santé, nos amis Lucien et Madeleine ARNOULT, Pierre et Madeleine VAILLY, Jules et Yvonne GRANIER, Emile et Andrée GRESSEL, René et Simone FAUCHEUX, Mmes Suzanne CADOUX, BERCHOT, MIQUEL, Gisèle JACQUET.

A toutes et à tous, nos vœux de complet rétablissement et l'espoir de les retrouver LE 19 OCTOBRE, pour la rentrée, à « l'Opéra-Provence », en pleine forme et rétablis.



## XVII<sup>e</sup> VOYAGE P. G.

Ce XVII<sup>e</sup> voyage a conduit les participants en Italie. Visite guidée de Turin, Pise, Rome (4 nuits au même hôtel), Bénédiction Papale dimanche matin Place Saint-Pierre. Visites guidées : une journée a été consacrée à la visite de l'Abbaye du Mont-Cassin. Florence, visite guidée, etc...

Quel magnifique programme avec un soleil ardent et une température caniculaire!

Il faudrait des pages et des pages pour raconter, décrire les merveilles découvertes. Ce n'est pas mon but.

Il est de plus en plus difficile de pouvoir mettre sur pied un tel voyage sur le plan national. 59 demandes... 46 partants. Avec une marge de trois ménages sur la liste d'attente je croyais que tout allait bien marcher.

Hélas! nombreuses défections pour cause de santé pour les ménages : BORIE, de Saint-Galmier; DONNET, de Tours; CANNAUD, de Caujac; TRINQUESSE, d'Occy; de LEMOINE Henri, de Provençères-sur-Marne.

RIBET Jules, de Saint-Gaudens, accident de son

gendre parisien qui devait venir le remplacer à son magasin.

Enfin, le participant à TOUS les voyages : MOULEROY Raymond, de Sainte-Croix, pour le motif suivant : alors qu'il circulait tranquillement avec son épouse — bien à droite de la chaussée — rencontre très brutale avec un jeune automobiliste qui roulait complètement à gauche; petite blessure au crâne pour Raymond, fracture de la main droite de son épouse. Ce cher ami a une tâche énorme, il doit tout faire à la maison...

LEMOINE et MOULEROY ont tenu à ce que l'acompte versé serve à payer « l'apéro » à toute la bande. Merci à eux. Bons vœux de prompt rétablissement aux malades.

Les participants à ce splendide voyage sont les suivants (cette liste — j'y tiens — permettra de conti-

1939-1940

La guerre est finie !

« La guerre est finie, la guerre est finie » Tandis que le tank roule et rampe sur le quai de la gare, surgi là par magie dans la débâcle, l'officier, front barré de noir, crie du haut de la tourelle et sans accent, par trois fois, quatre fois : « La guerre est finie, la guerre est finie... » en même temps le monstre crache fer et feu de toutes ses gueules sur des fuyards, des femmes, des enfants.

J'ai vu, compris en un éclair et je saute du wagon, je m'élançai, sans me soucier du train qui lentement démarre. A travers les voies, guettant le coup qui va m'abattre, je fuis avec tous les autres Français et Belges dans la direction d'où vient le silence. Là-bas, derrière ce mur, le salut. Dans mon dos, le mousqueton que j'y ai mis pour distribuer, les mains libres, aux vieillards couchés dans la paille, les vivres de l'exode, boule de pain, morceau de Port-Salut; je le pousse de la main vers mon cou, arrache le casque au passage, mais ne les lâche pas malgré la course folle et la peur au ventre. Dans mes cartouchières il y a encore de quoi et je sens battre au creux de mes reins la courte bannette et la pelle-bêche.

Le feu a cessé. Le train n'ira pas loin, car la ligne de Troyes a dû être coupée. Comme doit être encerclée la gare de Romilly-sur-Seine. A quoi bon se leurrer? On bat en retraite depuis Reims, depuis Neufchâtel-sur-Aisne, à seize kilomètres au nord de la cathédrale, et derrière ce mur, qui vient à moi de toute la vitesse des jambes d'un soldat qui fuit, il y a peu de chance qu'on trouve la liberté. Le mur est là, infranchissable, mais par dizaines les fuyards s'y agrippent. Ils creusent du bout des pieds de quoi dans le béton ne pas retomber et, dans une ultime contorsion, ils basculent de l'autre côté.

J'ai lancé mon mousqueton par-dessus la clôture, grimé et basculé, mais j'ai failli tomber dans un énorme tuyau en ciment dressé contre le mur. Un pré monte doucement et je m'élançai à nouveau dans le no mans land, une fois ramassée l'arme. J'ai connu dans l'Aisne cette situation : avoir dans le dos, à quarante ou cinquante mètres les mitraillettes allemandes et on parvient quand même à leur échapper. Quelques-uns tombent à gauche, à droite, morts ou blessés, c'est le

hasard, la chance. Les autres gagnent assez de terrain, un trou, un couvert pour survivre.

Dans le soleil monte une ombre, un visage, un bras qui me met en joue. Un cri sauvage et je jette le mousqueton dans l'herbe sèche, dégrafe en hâte le ceinturon qui glisse le long de mes cuisses, sur mes mollets, lourd des cartouchières, de la baionnette et de la pelle-bêche.

L'Allemand, jeune et beau guerrier grimé, me pousse maintenant de la crosse et du plat de son arme vers un point de ralliement où convergent tous les fuyards, prisonniers. Pas de déception dans les traits, mais plutôt du soulagement. Ça devait finir ainsi. Dans la déroute on y a bien pensé à ce jour en espérant toujours passer au travers. A Reims déjà on était bien près de se voir pris, puis Epervain, devant la Marne. Après ça s'était calmé, on ne sentait plus les Allemands près de nous et on reprenait courage. Et puis tout d'un coup ils sont là et vous encerclent. Ils vous assourdissent de leurs cris sauvages : « Los, los. Schnell, schnell. Schweine. Hunde ».

On ne les avait jamais vu de si près. Même en 39 au temps de l'attaque en forêt de Warnât ou sur Saarlautern dans les bois de Carling et de l'Hôpital, à Creuzwald et dans les points d'appui de Marhof, à la frontière franco-sarroise, on ne les voyait pas si bien que maintenant.

Ils encerclaient les avants-postes au-delà de la ligne Maginot, mais décrochaient vite et dans la nuit tombante ou à l'aube on distinguait mal leurs silhouettes. Après le tir fourni des Hotchkiss et des mortiers de quatre-vingts on ne retrouvait jamais les morts qu'ils emportaient dans leur retraite, mais seulement quelques brassards à croix gammée, un ceinturon gravé du Gott mit uns (Dieu avec nous), une casquette en toile feldgrau à longue visière étroite ou le large drapeau sans hampe, rouge vif avec la Swastika au centre telle une araignée noire. Vestiges provocants abandonnés là dans des buissons ensanglantés.

A l'instant même du désastre je me revoyais avec des camarades autour de l'emblème hitlérien, triomphant sans cause ni raison.

Une fraction de seconde avait suffi pour évoquer les temps ultimes de ma grandeur. Sous mes yeux, vivant et cruel contraste se dressait, sur un fond de peuple vaincu et déjà pitoyable, le beau soldat vainqueur.

Fernand MASSON.

CORRESPONDANCE

LE REVEREND PERE ROBERT JAVELET N'EST PLUS

Nous venons d'apprendre le décès, survenu en mai, suite à de nombreuses opérations chirurgicales, de notre ami le R.P. ROBERT JAVELET, ancien P.G. et membre de l'Amicale V A.

Au cours de nos réunions provinciales nous avons souvent côtoyé Robert JAVELET, surtout lors des manifestations franco-belges dont il était si fier. Sa compagnie n'engendrait point de mélancolie et nous étions sûrs qu'à la fin du banquet qui clôturait nos réunions nous aurions la joie d'entendre les histoires de Quin-Quin. Notre cher Abbé en avait tout un répertoire. Son livre « Camarade Curé » obtint un franc succès de librairie et tout le bénéfice allait à la Fédération départementale des P.G. Vosgiens.

C'était un camarade charmant, un vrai P.G.

Le Bureau de l'Amicale VB - X A, B, C adresse à sa famille, à ses amis P.G., au Bureau de l'Amicale VA - VC ses sincères condoléances.

H. PERRON.

L'INJUSTE MORT

L'Abbé Robert JAVELET s'est éteint le lundi de la Pentecôte. Bien qu'il ne soit pas un ancien du Stalag VB, ni des X A, B, C, il était des nôtres en tant qu'ancien d'un stalag voisin, le VA et par son œuvre sur la captivité qui le rattachait à la grande famille des anciens P.G.

On ne pouvait pas, au Lien, ne pas évoquer la mémoire de ce prêtre courageux qui sut le montrer quotidiennement durant les cinq longues années passées derrière les barbelés.

Originaire d'Épinal, où il est né en 1914, c'était un Vosgien comme nous en avons tant connu au VB, volontaire, fraternel, obstiné. Rappelé au 166<sup>e</sup> Régiment d'artillerie de forteresse à Saint-Jean-Rohrbach en 1939, il connut le supplice du « repli » pour se retrouver « coïncé » à la Burgonce le 23 juin 1940.

Tous les anciens prisonniers retrouveront dans ses ouvrages : « Mon curé chez les P.G. » : de la drôle de guerre aux kommandos barbelés et « Camarade Curé » : du Lazarett à la liberté, l'âme de sa captivité, de notre captivité à tous, à travers des « pages authentiques » rapportant « des faits vrais d'une réalité profonde ».

Telle cette page sur un drame de prisonniers de guerre en Allemagne du sud :

« GAISBURG ! Des Russes, des Français, par centaines, ont trouvé la mort, asphyxiés dans un abri. Telle est la nouvelle qu'apportent quelques rescapés, blessés ou brûlés... Parmi eux, un Cht'imî... fiancé... La veille, il a reçu une « bafouille » de sa dulcinée : « Je prie pour toi ! » Quand une dulcinée prie, il n'y a plus rien à craindre. Il n'a donc pas quitté la baraque. La machoire est brisée, sanguinolante. Mais il vit, il est sauvé... car les autres?...

Dès les premiers soins donnés, on écoute mieux... on interroge... on met un peu d'ordre dans les propos qui chevauchent. La vérité accable ! Et l'on voit des prisonniers, des hommes durcis par l'épreuve, pleurer d'horreur et de pitié. Les causes du drame sont loin d'être claires. Mais le long du Neckar, gisent des centaines et des centaines de cadavres au visage crispé... 257 Français, 142 Russes. Sommairement vêtus, ils se

sont ensevelis dans leur abri de 80 mètres, leur tombe, dont la seule bouche d'aération était verrouillée par crainte des évasions. Les Français d'un côté, les Russes de l'autre, ils venaient de leurs camps contigus. Une simple cloison les séparait.

Et voici qu'une bombe touche une baraque russe, qui se met à flamber comme une torche. Le vent souffle le feu sur la porte de l'abri. Suffoqués, les Russes, pris d'une effrayante panique, enfoncent la cloison qui se

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT  
AGENCE IMMOBILIERE  
**BASTIAISE**  
CABINET Pierre MARTELLI  
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA  
Téléphone : 95 31 38 02  
SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :  
Pour achats et ventes d'appartements - Terrains  
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts  
immobiliers - Locations, etc...

rabat sur l'issue des Français et la condamne. Impossible de stopper ces fous dont le tourbillon va droit devant. Les Français sont bousculés vers le fond de l'abri que la fumée envahit rapidement. La chaleur les étouffe. Ils meurent ensemble, enchevêtrés les uns dans les autres... en grappes horribles.

Aussitôt après l'explosion, FORVAL, le chef de camp, est sorti se rendre compte. Il voit le feu chez les Russes. « Vite ! Vite ! à la rescousse ! » Le sauvetage commence. Mais la pompe à incendie ne marche pas. Mais les sentinelles empêchent d'aller puiser l'eau du Neckar, hors des barbelés. Mais les Russes indemnes chantent des airs lugubres au lieu de donner un coup de main.

Soudain FORVAL songe que les Français sont là, eux aussi. Que n'y a-t-il pensé ? Il court à la cheminée d'aération. Il appelle. Un pic fait sauter le verrou. Une épaisse fumée sort.

« Je descends ! » dit un gars. Suit une lourde minute de silence : « Ils sont tous là ! » A grand peine on extrait un cadavre. C'est Copin, le dessinateur. Mais le passage est trop étroit. On se rue vers l'abri. A la leur sinistre d'une lampe tempête, on dégage les Russes, puis les Français et les Russes emmêlés. Au fond, les Français sans issue. Dans la nuit froide, trouée de brasiers, les survivants du désastre s'acharment pour sauver leurs camarades. Les tractions rythmiques ne servent à rien. Il est trop tard... trop tard... 142 Russes, 257 Français... des frères ! Les Russes sont jetés dans une fosse commune. Les Français auront droit aux cercueils et aux comédies officielles. C'est la sale guerre des hommes » (1).

Plusieurs centaines de personnes, parmi lesquelles de nombreux anciens prisonniers, ont rendu un vibrant

Suite page 6.

les liens d'amitié qui se sont forgés depuis de nombreuses années) :

- Mme L. BERLAND, Les Jandeaux, Mornay 71220 Saint-Bonnet de Joux.
- Ménage BRIGAUD Jean-Marie, 71220 Saint-Bonnet de Joux.
- Mme CHOUET Madeleine, Place de l'Eglise, 24230 Vellines.
- Ménage CESSAC Pierre, 2 Place Allègre, 19240 Allasac.
- Mme D. DAUVILLAIRE, 71220 Passy-sur-Guye.
- Mme DEGUEURCE Michel, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet de Joux.
- Ménage DUCLOUX Paul, La Guiche, 71220 Saint-Bonnet de Joux.
- Ménage DUMONTET Jacques, Route Nationale, 69870 Lamure-sur-Azergue.
- Ménage EVRARD Marius, 10, rue A. Messenger, 71530 Chatenay-le-Royal.
- Ménage GARREAU Frantz, 41, Place Pierre Curie, 45500 Gien.
- Mme GILLET M., 49, rue E. Pétron, 10000 Troyes.
- Ménage LAUFERON Maurice, Oudry 71420 Perrecy-les-Forges.
- Ménage LAUTISSIER Marcel, Saily 71810 Salornay-sur-Guye.
- Ménage LENOIR, 7, rue du Petit Brétigny, Breux 91650 Breuilleville.
- Ménage LINIER C., 76, rue Fois Coillard, 18000 Ansières Bourges.
- Mme MAURICE, Aux Petits Cousinauds, Guizegard, 4480 Brossac.
- Ménage MICHAUD R., 5, rue du Dr Colas, 03200 Vichy.
- Ménage MONIER François, 71220 St-Bonnet de Joux.
- Ménage MONAVON Pierre, 71220 St-Bonnet de Joux.
- Ménage MOREAU Joanny, St-Quentin, Le Rousset 71220 Saint-Bonnet de Joux.
- Ménage MONTENOT R., 113, Av. P.-A. Colin, Villiers-sur-Loire 41100 Vendôme.
- Ménage PRUDON Jean, 71220 Saint-Bonnet-de-Joux.
- Ménage ROGEON Louis, 83, rue J. Jaurès, 79200 Parthenay.
- Ménage SAUGE Gaston, rue des Marnières, 36600 Valençay.
- Ménage TRIBOULOT C., 2, rue de la Gare, Chambley-Bussières 54890 Onville.

Je pensais mettre un terme à mes voyages. A ce sujet je me permets de citer l'échange téléphonique que j'ai eu avec mon vieil ami G. ROUX, de Saint-Etienne, en Bresse. Répondant à mes désirs il a exposé ses vues : « ...Paul, te connaissant, je suis certain que tu continueras ces voyages pendant de longues années encore ! »

Avec cette amitié, cet amour même rencontrés chaque année... qui augmente encore, je me trouve dans l'obligation morale de continuer. Nous en reparlons en fin d'année. Un projet est en vue ; notre beau et cher pays nous retrouvera pour une semaine.

17 voyages P.G. ! Du timide départ de 1975 que de chemins parcourus. Je suis heureux de constater que mon « gros travail » a porté ses fruits. Je tiens à faire un court bilan de ces douze années de voyages. Les petits ennuis s'oublient, les mécontentements de certains s'estompent... il ne reste qu'une solide camaraderie qui a pris départ sur la terre d'exil.

- 1975 : Premier voyage au camp de Sandbostel, 2 cars.
- 1976 : Forêt Noire, Bavière Munich (Dachau), 1 car.
- 1977 : Deuxième voyage à Sandbostel par la Hollande, 2 cars.
- 1978 : l'Angleterre avec Londres - Windsor, 1 car.
- 1979 : Italie du Nord : Florence, Venise, 1 car.
- 1980 : troisième voyage à Sandbostel, 3 cars.
- 1981 : Premier voyage : 3 jours à Narbonne-Plage, 1 car. Deuxième voyage : Andorre-Barcelone, 1 car.
- 1982 : Premier voyage : 3 jours, Suisse, 1 car. Deuxième voyage : Autriche, 2 cars. Octobre : voyage spécial à Sandbostel, logement chez l'habitant, réceptions (2 années de travail), 1 car.
- 1983 : Premier voyage : 3 jours, Iles Borromées, 1 car. Deuxième voyage : 1 semaine à Rimini, 2 cars.
- 1984 : Premier voyage : 3 jours, Mont Saint-Michel et plages du débarquement, 1 car. Deuxième voyage : séjour à Vannes, 1 car.
- 1985 : Premier voyage : 3 jours en Périgord, 1 car. Deuxième voyage : Sandbostel avec Montauville, Bastogne, Maastricht, etc., en juin, 1 car. Même voyage que le précédent, en août, 1 car.
- 1986 : Premier voyage de 3 jours en Alsace, 1 car. Deuxième voyage à Rome, 1 car.

Près de 50.000 kilomètres ont été parcourus. 1500 personnes ont été transportées; quel beau résultat tout de même...

Pendant cette même période, dans le journal de notre association départementale : « Retour » et dans notre cher Lien, j'ai fait paraître plus de 160 articles qui sont tous réunis dans deux reliures

Enfin très gros travail avec la parution de mon livre « Sombres Années ».

Que d'heures j'ai passées agréablement en compagnie de mes camarades de misère.

Je crois avoir bien agi.

Et je suis fier de constater que grâce à mon action, mon petit chef-lieu de canton, de 700 âmes, est connu dans la France entière, en Allemagne, en Belgique, en Suisse, etc.

Je crois avoir bien œuvré et mon désir est de continuer longtemps encore, j'espère!

P. DUCLOUX - 24593 XB.

## Correspondance suite

hommage à l'Abbé Robert JAVELET, au cours de la cérémonie qui s'est déroulée le jeudi 22 mai à la basilique Saint-Maurice à Epinal.

En cette douloureuse circonstance, Le Lien présente à la famille de notre camarade ses sincères et respectueuses condoléances.

(1) Lire à ce sujet le beau livre de Richard GUEUTAL : « Les barbelés sanglants ».

Chers Amis,

C'est avec plaisir que je vous adresse l'adhésion d'un ancien VB, dont je vous confirme l'adresse pour éviter toute confusion lors de l'envoi du « Lien ». **JANOT Maurice**, 30, Chemin de Saint-Laurent le Vieux, 54700 Pont-à-Mousson.

Maurice JANOT faisait partie d'un groupe de Lorrains, emprisonnés à la caserne Bataille de Strasbourg,

durant le sinistre mois de juillet 1940, comprenant : Robert SIMON des environs de Lunéville, Pierre URION de Dieulouard, Léon OPTEL de Pagny-sur-Moselle (décédé depuis) et Pierre DURAND de Pont-à-Mousson. Etaient aussi du nombre : André MOREAU de Reims, ROUX de Cannes, LANGLOIS de Paris et POURAILLET de Mimizan (tous deux décédés également).

Tous se retrouvaient à Villingen début août, puis aussitôt transférés au camp de travail d'Heuberg, jusqu'en décembre 1940. Le groupe devait se disloquer au retour à Villingen, pour être envoyé dans différents kommandos. C'est ainsi que Maurice JANOT se retrouva seul à Fribourg, qui appartient par la suite au Stalag V.C.

DURAND.

### REPONSE A PIERRE DAROT....

Nous avons reçu la lettre suivante :

« Mon cher camarade,

C'est toujours avec plaisir que je lis Le Lien : pour avoir des nouvelles des anciens et surtout pour les anecdotes vécues, comme c'est le cas dans le n° 418 (avril) reçu ce jour.

N'en déplaise au camarade DAROT, dans l'attente du camp de Westertimke, les victimes de la bombe étaient de jeunes Roumains et non des Polonais. Quant à la cause du bombardement — j'ignorais la version DAROT —, j'avais entendu dire à l'époque qu'il avait été provoqué par un... polonais qui avait allumé un journal pour guider ses pas aux latrines, leur repérée par l'avion allié.

J'espère que le camarade ne m'en voudra pas de l'avoir contredit. Venant du IB, je suis arrivé au X le 1 mars 41, au XA, d'avril à juin, puis retour à Sandbostel que j'ai bien connu!

Crois, mon cher camarade, à ma sincère amitié.

Antoine DESPAIGNE.

7, rue Rollin, 44100 Nantes.

—O—

Ce n'est pas une querelle d'historien... mais la démonstration de la fragilité du témoignage humain. Despaigne et Darot seront certainement d'accord pour déplorer comme nous la mort de ces prisonniers à qui il ne fut pas donné de revoir leur pays et les leurs chers qui les y attendaient.

## LE COIN DU SOURIRE par Robert VERBA.

### MAUVAIS DIAGNOSTIC

Au cours d'une visite au Stalag, je me rendis à l'infirmerie pour voir si je retrouvais des copains de kdo.

Accompagné d'un infirmier je commençai à faire le tour de la grande salle lorsque j'entendis des gémissements à fendre l'âme. Je m'approchai du malade qui se tordait dans son lit, le visage en sueur et se tenant le ventre à deux mains.

M'adressant à l'infirmier, je lui dis : « Il y a vraiment l'air de souffrir, ce gars là. Vous ne croyez pas qu'il faudrait appeler le toubib ou l'envoyer à l'hôpital? »

— Je crois que c'est un simulateur, me répondit l'infirmier, car le docteur l'a vu hier et a diagnostiqué un tout petit ulcère à l'estomac.

— Il s'est peut-être trompé, lui dis-je, et au malade qui continuait à se tordre : « Où as-tu mal, mon vieux? Puis-je faire quelque chose pour toi? »

— Non, me répondit-il, je n'en peux plus! Le toubib m'a conseillé d'éviter de manger épicé. Manger j'ai pu m'abstenir, mais pisser, je ne peux plus me retenir!...

Encore une anecdote rappelant la vie de P.G. dans les petits kommandos d'Allemagne. Le plus drôle est qu'il y a eu des milliers de cas semblables, et chaque ancien P.G. en a certainement vécu

plus d'un. L'histoire qui suit est racontée par Hector CYFFERS, toujours dans le Lien du XA.

Elle me rappelle pas mal de souvenirs de kdos. A vous aussi, j'en suis persuadé.

### UN POULAIN FACETIEUX

Le jeune-homme-qui-gobe-tout. Oh, vieux prisonnier, racontez vite une histoire de prisonnier.

L'ex-prisonnier : C'était en 1940. Je fus placé chez un vieux paysan. Mon premier travail consistait à éparpiller des taupinières dans une pâture. Le paysan me donna une pelle, en prit une autre, puis se rendit dans son champ où je le suivis. Arrivé près de la clôture, il cracha dans ses mains, ôta sa veste, la déposa sur le bord de la route et à peine avait-il franchi la porte qu'il était au travail. Je me mis en devoir de l'imiter, mais dans mon désir de bien faire, croyant que dans son empressement à travailler, le paysan avait négligé de mettre sa veste à l'intérieur de la clôture je la pris en même temps que la mienne et après les avoir soigneusement pliées, je les déposais à deux mètres en-deçà du fil de fer. Ainsi, pensais-je, les gens mal intentionnés ne seront pas tentés de nous les enlever...

Dix minutes plus tard, un jeune poulain courait et batifolait dans la pâture, une veste entre les dents. Etait-ce la mienne? J'enrageai d'autant plus que le paysan, en s'en apercevant, éclata de rire. Je ne voyais aucune raison de rire et le signifiai au paysan qui n'en rit que plus fort. A la fin, je perdis patience et le traitai selon ses mérites, mais il se tordait toujours. Et alors, comme je m'approchais du poulain, je m'aperçus que ce n'était pas du tout la mienne, mais celle du paysan. Là-dessus, la drôlerie de la chose m'apparut enfin; je cessai mes efforts pour reprendre la veste et me mis à rire aussi. Et plus je regardais alternativement la veste et le paysan qui se tordait de rire et plus j'avais de plaisir.

N'allez-vous pas la chercher, me fit comprendre le paysan entre deux éclats?

Je ne puis lui répondre tout de suite tant je riais, mais à la fin, entre deux hoquets, je parvins à lancer : Ce n'est pas ma veste, « nicht mein Rock », c'est la vôtre.

Je n'ai jamais vu un visage passer si brusquement du plaisant au sévère. Il hurla une série de « Mensch ». Le poulain qu'il avait jugé si amusant, lui sembla être devenu un sale animal et il se précipita sur lui en brandissant sa pelle à une vitesse horaire que j'ai pu évaluer à 12,5 km...

Au bout de dix minutes, il retrouva sa veste transformée en haillon.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Nous souhaitons qu'avec le soleil et les beaux jours la santé de notre ami **BEGHIN Armand** et de son épouse, Place du Jeu de Paume, Aubenton 02500 Hirson, ne leur occasionne plus aucune inquiétude. Nous les remercions infiniment pour leur don à notre C.S.

Merci également à notre ami **CHARBONNET Camille**, La Ligue 01600 Trevaux.

Ainsi qu'à notre ami **LE QUELLEC Jean**, 12, Chemin du Pouldevé, 56340 Carnac.

Sans oublier notre ami **BELIN Adrien**, Linzay, 86400 Civray qui, en plus, nous envoie un petit mot plein d'humour que nous ne pouvons pas reproduire, ne désirant pas mêler la politique à notre journal.

Toujours merci à notre amie **Jeanne KOFFMANN**, 24, rue de Chaumont, 52310 Boulogne, qui ne nous oublie pas.

Notre ami **GALLARD Roland**, 4, Av. Jean Durreaux, 09500 Mirepoix, nous remercie d'avoir pu retrouver deux compagnons s/of. d'infortune (comme il l'écrit), grâce au Lien, et nous demande en même temps si nous avons connaissance d'une **médaillon de réfractaire** attribuée aux sous-officiers ayant refusé le travail en captivité.

Nous regrettons beaucoup de devoir répondre par la négative, mais nous n'avons aucun renseignement en

ce qui concerne cette décoration. Peut-être qu'en lisant ces lignes, et si elle existe, un de nos amis A.C. qui l'aurait obtenue pourrait indiquer la filière, car nous ne connaissons pas tous les groupements d'anciens K.G.

Les vacances sont là et nous commençons à recevoir de nombreuses cartes de nos amis. Merci à : **GEHIN Emile** et son épouse pour leur carte de Menton.

**PONROY Pierre**, son épouse et Thierry, qui ont séjourné à Antibes.

**ARNOULT** et son épouse Madeleine, d'Axat.

**Mme BONNAVRES**, 3, Allée des Dômes, 63000 Clermont-Ferrand, qui nous envoie une carte d'Athènes représentant les antiquités illuminées.

**BERKOWITZ Bernard** qui fait un petit séjour à New-York City.

**MOURIER Marcel** et son épouse pour leur carte de Palma de Majorque.

Bienvenue à l'Amicale à **FROSSARD André**, de Bouliou-les-Annonay, 07100 Annonay, Président cantonal des A.C.-P.G.

### AVIS DE RECHERCHES

Nous recevons un petit mot des Stalags IA et IB que nous reproduisons intégralement :

« Lors de notre Assemblée régionale de la Section Est à Langres, nous avons fait la connaissance de Mme **BARBIER Yaroslawa**, 114, rue Battant, 25000 Besançon. Tél. 81 83 34 90. Son mari **Hubert BARBIER** tout d'abord au IA a été transféré à Dohnsen (région d'Hanovre). Ils se sont mariés à Hamel en 1945 ».

Mme **BARBIER** aimerait retrouver des camarades de son mari (Elle-même, Ukrainienne, était déportée depuis 1942 à Dohnsen) ».

Que ceux qui ont connu notre compagnon **Hubert BARBIER** n'hésitent pas à entrer en communication avec elle. Cela lui ferait tellement plaisir!

-o-

Notre ami **PIRAT Léon**, Dammartin-les-Cuisieux, 71480 Cuisieux, recherche les adresses de **CHAMAREL Charles**, de Lyon; **BROTTEAUX** et **PERNIN Georges**, de Champagne (Jura).

Voici celle de notre ami **CHAMAREL Charles** : Cidex 141-8, L'Abergement 71290 Cuisery. Peut-être que par son intermédiaire tu pourras trouver celles d'autres amis.

-o-

Notre ami **BREZARD Auguste**, Cidex 13, Pin, 70150 Marmay (ancien combattant de Besançon), aimerait retrouver des traces d'anciens camarades de captivité.

Prisonnier au kdo 5144 à Brème avec une certaine d'autres P.G., sur le terrain d'aviation Foke Witt, il désirerait particulièrement revoir : **TOINEAU**, qui travaillait chez Renault à Boulogne-Billancourt avec d'autres anciens compagnons, et **DELAMARE** qui était spécialiste en machines à calculer.

Merci à ceux qui pourraient le renseigner, et merci à notre ami pour notre C.S.

### CARNET NOIR

C'est avec tristesse que nous venons d'apprendre par son fils le décès de notre ami **DESCHAMPS André**, 1, Place de la Victoire, 94250 Gentilly. A toute sa famille nous adressons nos condoléances émues.

Notre pauvre ami **GAUDIN Jean**, « Les Marronniers » 53200 Château-Gontier, a la douleur de nous annoncer la perte de Geneviève son épouse.

Nous partageons son chagrin et lui adressons ainsi qu'à toute sa famille, nos plus vives condoléances.

-o-

Nos pertes s'accroissent. Quelle tristesse. Nous prenons part au chagrin des familles de nos disparus : **TESSIER Jacques**, 168, Av. Léon Bollée, 72000 Le Mans.

**VOLCAERT Charles**, 4, rue Hoche, 59810 Lesquin.

**MOREL Charles**, 4, rue du Général de Gaulle, Chartrain 88000 Epinal.

**COMTE Gustave**, 7, rue de Magny-Amance 70160 Faverney.

**BONHOMME Louis**, Colombey-les-Deux Eglises.

### BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB-XABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

### SOLUTION DES MOTS CROISES N° 421

HORIZONTALEMENT :

I. - Restitués. — II. - Epouvante. — III. - Ben. - Ion. — IV. - Orna. - Ni. — V. - Uvêites. — VI. - Cir (cirrhose). - Triai. — VII. - Hein. - Agit. — VIII. - Ere. - Minée. — IX. - Sessiles.

VERTICALEMENT :

1. - Rebouchés. — 2. - Epervière. — 3. - Sonneries. — 4. - Tu. - Ai. — 5. - Ive. - T.T. - Mi. — 6. - Ta. - Sérail. — 7. - Uni. - Signe. — 8. - Eton. - Aies. — 9. - Sénéilité.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3° trimestre 1986

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB-XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.